

son épaule. Il se retourna et vit près de son visage la figure tannée d'un Peau-Rouge aux regards cruels.

Le missionnaire comprit alors le piège dans lequel Mounghaála était tombé ; cet Indien l'avait attiré dans le bois en imitant le cri du coq de bruyère et l'avait tué par derrière, sans défense.

Le vieillard se releva, sa physionomie calme n'exprimait aucune émotion. Seulement il fixa sur le Peau-Rouge un regard triste et sévère et, sans parler, désigna de sa main étendue le cadavre du pauvre Mounghaála.

L'Indien répondit par un signe affirmatif à la muette interrogation du missionnaire, puis, relevant fièrement la tête :

— Mon père à la barbe blanche ne me reconnaît donc pas ? dit-il d'une voix rude et gutturale. Je suis le Serpent-Rouge.

— Le chef de la tribu des Delawares ? Si, je te reconnais, fit le missionnaire d'un ton ferme. Ton père avait embrassé notre religion ; toi, tu es retourné au culte des idoles. Ton père était le fidèle ami des Français ; toi, tu combats avec leurs ennemis, et tu massacres leurs alliés.

— Le Chat-Tigre était vieux, dit l'Indien avec mépris ; il se laissait conduire comme un enfant timide. Le Serpent-Rouge n'a d'autre maître que le Grand-Esprit, et s'il combat avec les Anglais, c'est que les Anglais lui ont promis de lui rendre le territoire de chasse que ton peuple a arraché autrefois par ruse à la faiblesse d'un vieillard. Quant à ce guerrier, ajouta-t-il en touchant du pied le corps du chasseur abénaqui, je l'ai tué, comme je tuerais tout ceux de sa tribu qui se trouveront à portée de ma hache ou de mon fusil. L'Aigle-Noir a massacré l'année dernière près de Carillon trente de mes jeunes hommes, et je n'enterrai la hache de guerre que lorsque sa chevelure sera suspendue ici.

Et il indiqua du doigt sa ceinture ornée de quelques-uns de ces affreux trophées et où pendait la chevelure sanglante du malheureux Mounghaála.

— L'Aigle-Noir a tué tes jeunes hommes dans le combat, dit le père André avec force ; il les a frappés loyalement en face ; c'est un courageux guerrier qui n'a jamais attaqué par derrière un ennemi désarmé.

— Les cheveux de mon père ont blanchi dans les temples de son Dieu et non dans les sentiers de la guerre, répondit le chef peau-rouge d'un ton de mépris. Sa main n'a jamais touché la hache ou la carabine, il ne sait pas que le devoir d'un guerrier est de tuer son ennemi partout où il le rencontre.

En disant ces mots, le Serpent-Rouge se pencha, arracha tranquillement son couteau de la plaie profonde où il était planté, l'essuya dans un buisson et le mit à sa ceinture.

Puis, redressant sa haute taille, il continua avec une expression railleuse et hautaine :

— L'hospitalité que je vais offrir à mon père ne vaudra peut-être pas celle de son fils l'Aigle-Noir, mais il sera, je crois, plus en sûreté dans le camp des Delawares que dans celui des guerriers abénaquis.

Le père André ne se méprit pas au sens de ces paroles. Il était désormais le prisonnier d'une tribu ennemie et cruelle.

Toutefois la perspective de cette dangereuse captivité ne troubla guère son âme intrépide. Seulement il pensa avec une douloureuse inquiétude aux périls auxquels ses amis allaient être exposés.

La tribu des Delawares était nombreuse. Si le Serpent-Rouge parvenait à décorvrir la retraite où la petite expédition

avait établi son camp, il pouvait surprendre et massacrer, jusqu'au dernier, d'Arramonde et ses compagnons.

Comment les prévenir du danger qui les menaçait ?

IV

L'ATTAQUE.

Bien que l'Aigle-Noir ne pût soupçonner qu'une tribu nombreuse et hostile avait dressé ses wigwams dans cette même forêt, il avait pris toutes les précautions nécessaires pour garantir d'une surprise le détachement qu'il était chargé de conduire.

Cinq de ses guerriers étaient en sentinelle de distance en distance à cent mètres environ du camp. A la moindre alerte, les pirogues auraient été détachées du rivage et poussées au large.

Un seul feu avait été allumé pour attendre le fameux daim que le chef sauvage avait annoncé à Jean d'Arramonde, et trois Canadiens tenaient leurs grands-manteaux étendus autour de ce feu afin d'en cacher la flamme.

Une heure s'écoula.

Au bout de cet espace de temps, l'un des chasseurs arriva. Il n'avait trouvé qu'un écureuil et deux œufs de poule d'Inde. Le second parut un quart d'heure après, portant une ontarde de moyenne grosseur.

On attendait encore, espérant que Mounghaála, le meilleur chasseur de la tribu, viendrait compléter ce triste menu. Mais comme, à mesure que le temps s'écoulait, la fatigue et la faim se faisaient plus cruellement sentir, on résolut d'attaquer, et attendant mieux, le maigre gibier apporté par les chasseurs.

Tandis que l'écureuil et l'outarde cuisaient de compagnie, embrochés dans une longue baguette qu'un Canadien tournait gravement, l'attention de Jean d'Arramonde fut éveillée par le singulier manège auquel maître Paterne se livrait depuis quelques instants.

Ses deux grosses mains croisées derrière le dos, le nez au vent et la mine insouciant, l'ancien aide-droguiste se promenait tout seul à l'extrémité de la petite clairière.

Mais sa promenade le ramenait sans cesse vers un gros arbre dont il faisait consciencieusement le tour et derrière lequel s'attardait toujours quelques instants.

D'Arramonde résolu d'éclaircir le mystère de ces singulières évolutions. Il se glissa doucement derrière Paterne, et au moment où ce dernier disparaissait de l'autre côté de l'arbre, il fit le tour opposé et alla se poster contre un épaix buisson d'épine-vinette.

Il vit alors maître Paterne jeter autour de lui un regard circospect. Après avoir constaté qu'aucun œil indiscret ne l'épiait, il se mit à genoux, écarta les hautes herbes et y prit avec précaution le fameux jambon qu'il avait sauvé du naufrage et caché prudemment en cet endroit retiré.

Il le soupsa, le flaira, le regarda d'un œil attendri, puis tailla dans une brèche déjà profonde une tranche épaisse que sa large bouche engloutit rapidement.

Ensuite il remit le jambon dans la cachette, plaça de nouveau ses mains derrière son dos et, tout en remuant les mâchoires avec une précipitation comique, reprit tranquillement sa promenade autour de l'arbre.

— Ah ! pendar, je t'y prends ! s'écria d'Arramonde qui s'élança aussitôt vers lui et le saisit par le collet de son habit. C'est ainsi que tu t'empiffres tandis que ton maître et tes camarades meurent de faim !